



JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

L. I.—No. 13.

QUEBEC, SAMEDI, 6 JUILLET 1878.

PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIM.

BULLETON DU 'CANCAN.'

6 JUILLET 1878.—No. 1.

LES NEZ LONGS ET LES NEZ COURTS.

III

LE MARIAGE D'INCLINATION.

Prologue.

Pour quiconque désire se livrer, d'une manière tant soit peu approfondie, à l'étude de la sottise humaine, il est peu de théâtres où elle s'étale, plus splendide et plus luxuriante, que dans ces productions artificielles, décorées du nom extraordinaire de romans. C'est presque aussi laid que le vrai.

La jeunesse, qui s' imagine que le temps est très-long ; si long que le rive de la vie n'arrivera jamais, trouve à charner tout particulier à lire ces livraisons boursoffillées, enflées par des cerveaux vidés, au bénéfice de tête qui ne renferment pas grand'chose.

La vieillesse, qui radote et rabâche avec son expérience, prétend que le temps est trop court pour qu'on doive se perdre, et ne comprend pas l'impuissance d'avantage qu'il y a pour l'esprit pour le cœur d'un jeune homme ou d'une jeune fille, à savoir que la blonde pudique a épousé le noir Hermann.

Quant à nous, qui ne sommes ni une ni vieux, nous pensons, avec notre sagacité ordinaire, que les personnages de romans ne sont pas beaucoup plus stupides que ceux que nous voyons dans les rues ; et, que, pour ceux qui ne vivent que sur le papier, comme pour ceux de chair et d'os, il est toujours peu séant et dangereux de fréquenter des gens mal élevés.

Seulement, dans le désir bien naturel de satisfaire nos lecteurs, jeunes et vieux, nous avons formé le projet de leur donner ici, non pas un roman, ce serait peu du goût des personnes raisonnables ; mais le chiffre, réellement extraordinaire, de soixante mille romans en un seul.

La scène se passe où vous voudrez.

L'Espagne, l'Angleterre, la France et l'Italie ont successivement été de mode ; mais la différence du lieu en fait rien à la chose. Ecoutez bien, et tâchez de comprendre :

PREMIÈRE PARTIE.

Il est important que les héros de romans aient un joli nom : ça concourt à donner un plus vif intérêt au récit, et si la mode s'en empare, on peut avoir la chance de les retrouver, quelques années après, dans la famille de son épicière, pour peu que l'épouse du lit épicière soit versée dans la littérature.

Les noms de *Malvina* et d'*Oscar*, nous ayant paru réunir toutes les conditions désirables pour une aussi belle nomenclature, ce sont ceux auxquels, après mure délibération, nous avons cru devoir, définitivement nous arrêter.

Malvina est charmante, ravissante, délicate, adorable, divine etc., etc., etc., c'est de règle, parce qu'elle appartient au beau sexe : ses cheveux sont bouclés, sa peau, de satin ; ses dents, de perle ; son cou, d'ivoire ; sa taille, de guêpe ; ses pieds, de biche ; ses yeux, d'azur ; et pour son nez... ah ! Monsieur, pour son nez, il faut le voir pour s'en faire une juste idée, le miroir est impuissant à rendre tant de perfection. Malvina est fille unique d'un marchand de coco, ou d'un banquier de la Chaussée d'Antin.

Oscar, héritier présomptif d'un vendeur de marché des patriarques, et d'un prince Bulgare, ruiné dans l'entreprise malheureuse d'une fabrique en gros de bilboquets, Oscar est beau : mais d'une beauté mâle, et ça lui va bien. On ne sait pas comment il a fait connaissance de Malvina. Ordinairement, il la repêchait au moment où elle allait se noyer dans une mare rempli de grenouilles et de canards apprivoisés, attendu qu'elle ne sait point nager. Il est permis d'admettre qu'elle courait n'importe quel autre danger, comme, par exemple de se casser une jambe en descendant un escalier, ou d'attraper une fluxion de poitrine en courant dans les bois ; mais la noyade ou l'incendie c'est toujours mieux portée.

En se voyant ils se sont adorés, comme de juste ; ça s'est fait par une

manière de courant, ou de fluide, qu'on appelait il y a cent ans : sympathique, depuis la découverte de Mesmer, on a dit : magnétique ; à présent, je crois que c'est : électrique : mais ça nous est bien égal. Voyons les résultats, Monsieur ; voyons les résultats !

Les résultats sont que le principe de sympathie électro-magnétique exige impérieusement que Malvina épouse Oscar, et réciproquement ; mais ça ne va pas tout seul, c'est même très-difficile, vu que papa et maman, mais surtout papa, ne veulent pas en entendre parler. Je crois réellement que c'est le papa de Malvina... oui, oui ; c'est papa et les papas ont toujours le cœur plus dur, n'est-ce pas mesdames ?

Et tout ça pour cette gueuse d'argent ! ou veut forcer Malvina à se marier avec je ne sais quel vieux malotru d'avare regrattier au Marsais, ou marquis de la Bataudière — Règle générale le rival doit toujours être riche, vieux laid, bête et méchant. — Mademoiselle refuse, bien entendu, d'épouser ce beau trésor et devient malheureuse comme les pierres. Oscar est vexé à fond. Aussi pourquoi diable n'a-t-il pas le sou ?

Alors on couche tout de leur long, dans un livre imprimé, les mélancolique soupis de cette tourterelle solitaire séparée de son tourtereau désolé ; les plaintes de ce couple sensible doivent s'exhaler à peu près en ces termes : Mère cruelle, père impitoyable ! parents barbares ! cœur de rocher !... quelle tigresse vous allaient dans les sombres déserts de l'Afrique ? monstres dénaturés, sans pitié et sans entrailles ! reprochez la vie que vous m'aviez donnée, présent funeste qui n'est devenu odieux, honteux de votre enfant ! Ah !... Oh !... Hélas !...

Tout ce tapage représente la manière soumise et respectueuse, avec laquelle Oscar et Malvina expriment leurs sentiments filiaux, et font un duetto de languoureux soupis, pour obtenir, de parents inhumains, la permission désirée de s'unir à jamais entre eux, par les doux liens d'un tendre hyménée. On disait comme ça de 1750 à 1804.

Il paraît que l'éloquence des deux jeunes gens, et l'expression de leur soumission filiale ne produisent pas

l'effet désirable, car, dans une seconde partie, quelquefois un second volume, on trouve les trois suivants, entre-lardés de gémissement, de larmes et de points suspensifs.

SECONDE PARTIE.

Oh ! sort cruel ! oh ! séparation douloureuse... terrible destinée, sombre avenir... Dieux immortels vous êtes sourds à nos plaintes... fidèle compagne, ami infortuné !... tendre cœur, tour obscure, ciel orageux, colombe plaintive, astre des nuits, torrent d'amertumes... vengeance, abattement, désespoir... le rossignol, le hibou, l'orfraie, l'if, la lune, le héros du héros, au héros, ô héros ! héroïque héros, malheureux Oscar ! pauvre Malvina ! Saperlotte, ça va mal.

Cependant, tout n'est pas aussi désespéré qu'on pourrait le croire, à la fin du deuxième volume ; car, si l'on en excepte quelques drames, dont les auteurs semblent avoir l'âme transformée en abattoir, on trouve, dans la troisième et dernière période de presque tous les astres, le dénouement suivant :

TROISIÈME PARTIE.

Lueur d'espoir, rayon de lumière, aurore aux doigts de rose ; enfoncé le papa !!! verdure nouvelle, tendre vœux, larmes de bonheur, réunion inespérée, de profonds à la maman, tendresse mutuelle, cœur sensibles, doux hyménée, fidélité éternelle, un pied de nez au vieux rival. C'est ainsi que tôt ou tard la vertu trouve sa récompense ; jours sercins, la jeune bergère, le chien fidèle, le jeune lergère, et de enfants qui qui leur ressentiment ! C'est tout : parole d'honneur.

(A continuer.)

AVIS.—Nous avons besoin d'agents dans tous les cantons de la Province pour la vente du *Cancan*, s'adresser à la boîte 5, bureau poste, St. Sauveur.

LE CANCAN.

ST. SAUVEUR, 6 JUILLET 1878

AVIS.

Le *Cancan* a déjà 500 petits garçon à son service pour vendre son journal dans les rues. Il lui en faut encore 5 à 6 mille ; donc, que tous les petits gas qui voudront se jeter dans le commerce ne se gênent pas, qu'ils viennent au bureau du *Cancan* et on leur donnera de quoi acheter de de la *ice cream* du pain d'épice et toutes sortes de bonbons.

POLITIQUE.

La comédie qui se joue maintenant à l'Assemblée Législative présente beaucoup d'analogie avec la pêche au Saumon, et voici comment : Lorsque par un sort heureux un pêcheur parvient à faire gober son hameçon à un saumon, il faut qu'il use de prudence et qu'il se serve de tout son art s'il veut tirer son poisson de l'eau. Il lui donne d'abord beaucoup de ligne et quand il voit que le saumon est un peu plus sage il l'amène graduellement à terre et s'il offre encore trop de résistance, le pêcheur lui donne de la ligne de nouveau. En agissant ainsi, avec beaucoup de patience, il finit par noyer le saumon et par le capturer.

A présent voyons un peu ce qui en est dans la politique de notre Province, établissons le rôle de chaque parti. Le *Cancan* trouve que le gouvernement représente le saumon et que l'opposition tient la place du pêcheur ; car, quand le ministère veut faire passer quelques mesure d'importance, comme le budget, Chapleau tourne son rill et sa ligne et il attire le gouvernement sur le bord de l'abîme.

Le rill des conservateurs c'est un vote de non-confiance. Jusqu'à présent le gouvernement a pu tenir large moyennant Turcotte qui sait un peu ce que sait c'est que la pêche, puisqu'il a déjà été pris par ce moyen. Personne nie que la pêche soit un bel et bon amusement, mais avant de s'amuser il faut voir un peu si on est capable de le faire. Le petit jeu que font nos députés coûte cher à notre Province et ne



ACTUALITÉ.

Atlas Turcotte a entrepris de passer tout ce petit monde de l'autre côté de la Rivière session moyennant salaire. Mais le roquet Chapleau lui mort les jambes. Tombera-t-il, ne tombera-t-il pas ?

rapporte rien. Le *Cancan* est certain que ça ne sera pas la pêche miraculeuse, mais bien plutôt la pêche perpétuelle, car tant que le gouvernement ne sera pas libre, il ne pourra rien faire, et l'opposition n'est pas assez forte non plus pour le lancer sur le rivage. Chapleau a des bouts de ligne qui ne valent rien du tout, entre'autres ceux que lui ont donnés Pelletier et Caron.

Suivant nous la pêche finira seulement lorsque les deux partis se seront décrocheter d'un commun accord et qu'ils auront été devant le peuple pour voir lequel des deux reviendra le plus fort. En attendant, payons les œufs cassés.

VILAIN SUJET.

Le *Cancan* fatigue beaucoup quand il va à l'Assemblée législative. Ce qui l'offusque le plus c'est le dévidoire No. 2, par l'âge, mais extra ler par la bêtise, la volubilité et la grossièreté. Il nous déplaît infiniment de voir ce jeune homme imberbe qui n'a pas seulement le cachet de naïveté qui accompagne toujours la jeunesse, se

mêler dans toutes les discussions, dire des choses saugrenues et impossible, et faire le polisson en mainte et mainte occasion. Il n'a pour tout partage qu'un grand fond d'effronterie, un trésor inépuisable de simplicité. Si vous ne croyez pas le *Cancan*, vous irez vous mettre, quand la chambre siégera, dans l'une des galeries, et là, vous l'examinerez. Pour peu que vous ne soyez pas plus fou que lui, ce qui n'est guère possible, vous vous apercevrez qu'il rit toujours justement quand ce n'est pas drôle, c'est lui qui bat la marche à Boutin, on dirait qu'ils sont sorder par le gouvernement pour remplir le rôle de bouffon. Rien de plus curieux que de les voir. Boutin ne connaît pas du tout quand il faut applaudir, alors il se guide sur les mouvements de Charles, et aussitôt que notre dévidoire fait entendre un hurlement Boutin se hâte de faire la basse en se frappant dans les mains avec une force telle qu'on jurerais que c'est un marteau qui résonne sur un enclume.

Encore une chose que le *Cancan* aimerait bien à approfondir. Boutin comprend-il l'anglais ? Je crois que non et je pense que oui, puisqu'il applaudit tout aussi bien un discours anglais qu'un discours français, ou bien encore il est fou ce qui est beaucoup plus probable.

A TRAVERS LES PORTES

Quand la pauvreté grimpe à la misère, il ne reste plus d'espoir est le fait du *Cancan*.

La chaleur insupportable que endure de ce temps-ci a fait fondre peu de cervelle que le *Cancan* dit ; de plus, toutes les jolies Dames qui faisaient marcher leurs moulins, à notre profit, souffrent tant cette si grande expansion de calor qu'elles n'ont plus la force d'entraîner des nouvelles fraîches. Un grand nombre d'entre-elles, pour éviter les feux ardents de la canicule, se sont enfui à la campagne. Seul le *Cancan* ce pauvre être disgracié par la fortune est obligé de griller tout le jour dans les rues de Québec comme son ami le *Crapeau* il lui a donné au moins du pouvoir se voir dans les étangs, ou comme le *Cancan* d'être libre de prendre ses ébats dans la plaine liquide ; mais non, le sort l'a assujéti à demeurer dans la boue de nos commères, soit à bécoter l'ennemi ou encore à faire la soupe, je assure que c'est un châtiment mérité. Cela me rappelle un peu le sujet de l'entente, qui nul vous êtes barqué sur cette mer sans horizon l'on appelle la mer des cancanes vous avez soif de la liberté, plus s'éloigne de vos lèvres ; une voix inimitable se fait toujours entendre, crie : marche, ! marche ! Mais ennuyant comme tous les diables. Quand bien même, marche ! marche ! toujours ! A ! Hélas ! idt ou ta *Cancan* débarquera et ce qui est certain c'est qu'il ne rembarquera plus.

Il vous ait peut-être donné de connaître M. N., tailleur sur la rue Fossés, le même M. N. qui a été prisonnier par un prétendu policier et qui s'est déhveer moyennant un pistre qui lui a été gobée par l'armateur qui devait conduire cette nouvelle capture.

Un physique c'est un assez grand garçon, peau un peu brune, taillé élancé, figure passable mais un peu féminin comme ses confrères en taille. Quant au moral il est rempli de bon sens, très naïf et un peu bonasse voilà pourquoi on lui joue si facilement un tour.

L'autre jour un de ses amis lui a rempli le rôle de héros dans une farce qui n'était pas du tout à son avantage.

Imaginez qu'une après-midi il reçoit une lettre d'un certain monsieur qui le prie de vouloir bien tenir un service enfants sur les fonds baptismaux et qui lui enjoint en même temps d'aller chercher une telle demoiselle pour marraine. De suite notre héros leur endosse ses culottes de circonstance, son habit noir de cérémonie, cravate blanche et il couvre le tout d'un immense chapeau de castor d'une capacité d'au moins huit gallons. Le donateur de l'histoire devait être bien tragique. Le jeune homme est arrivé chez la demoiselle s'apercevant qu'elle n'avait pas été avertie qu'il n'y avait pas plus d'enfant pe

être filleul que sur la main, le malheureux avait été mystifié.

Versez donc des larmes avec votre compassion sur le sort de ce pauvre homme.

Joe.

Le même ordre qui existe dans la distribution des différents dons à chaque individu, existe aussi dans le partage de maux qui afflige l'humanité.

L'un a mal aux dents ou aux oreilles, l'autre aura la dyspepsie, à propos, c'est une jolie maladie que la dyspepsie, cette infirmité peut se définir ainsi : mange peu et marche beaucoup ; du moins les médecins ne connaissent pas d'autre définition.

Si vous avez la dyspepsie allez en consulter un, il vous dira indubitablement, votre mal provient de ce que votre estomac ne fonctionne pas bien, il faut que vous preniez un régime, c'est-à-dire que vous ne mangiez point du tout, et que vous fassiez une triste marche de 5 à 6 lieues par jour, à présent payez-moi.

Si vous souffrez beaucoup et que vous y alliez souvent, il dira que vous êtes imaginaire et il continuera à marcher à votre débit. Si vous en mourez, il prendra un air capable et annoncera d'une voix de Stentor que vous êtes mort accidentellement et tout sera dit. Toutefois votre veuve sera obligé de payer l'écho, il ne vous restera que cette unique consolation.

Le Cancan ne s'étendra pas autant sur tous les maux séparément, il n'en finirait plus, il aimait à en faire la description de la dyspepsie parce que plusieurs de nos jeunes dames simulent cette maladie pour avoir le jeune Docteur plus souvent, peut être bien que le bon Dieu pourrait les punir et leur en donner une véritable.

Il en est de même pour les animaux, durant la grandes chaleurs les bêtes à cornes éprouvent une certaine maladie que les cultivateurs appelle le mal rouge. Les marchands de St. Roch ont leur maladie spéciale aussi eux, et le Cancan l'appellera le mal de Montréal, car dès qu'ils ont quelques choses à faire imprimer ou quelques réclames à faire, ils font exécuter cela à Montréal.

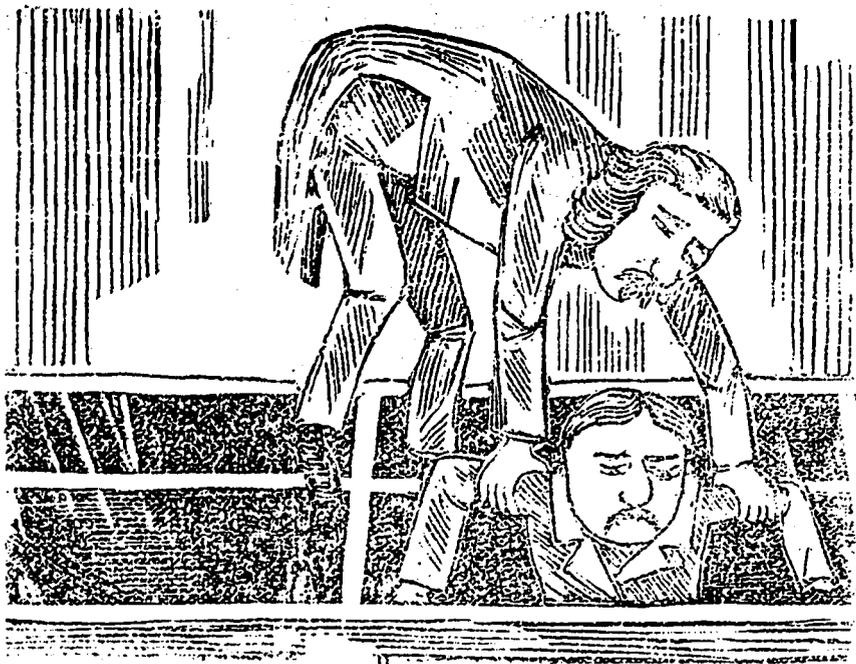
Voilà s'ils ont peu de charité. ils pourraient laisser mourir une pauvre oisillon comme le Cancan parmi eux, sans lui donner une seule petite annonce. Heureusement que leur dessein Journalicide n'atteindra pas son but. Le Cancan se fiche d'eux, son avenir est assuré et il vivra longtemps grâce à ses abonnés.

FLANERIE.

Suite.

Comme le Cancan vous l'avait promis sur son dernier numéro, il va vous faire l'épopée dont il a été le héros, il commence ainsi :

Je chante ce héros qui dans ses pégrinations à travers les rues étroites de St. Sauveur, laisse aller son imagination à la poésie dont est imprégné



DANS LE TAN.

Le tonneur Chapleau a réparé ses grandes tanneries et a présent elle fonctionnent très bien. Il tanne Peltier de peur qu'il se gâte et qu'il passe du côté des libéraux.

ce lieu enchanteur. Je chante le héros dont la sensibilité a été attaqué et subjugué par une beauté sans pareille.

Je proclame les beautés et les charmes de cette nouvelle Vénus en jupon court, je... Sur ce ton le Cancan ne chantera pas longtemps, il a beaucoup négligé le culte des Muses et pour le punir elles ne l'admettent jamais dans leur société. N'allez pas croire pour cela qu'il jalouse Eudore Evanturel, car les Muses ont deux sortes de cavaliers, les uns qu'elles estiment beaucoup, qu'elles dorlotent et qu'elles inspirent de leurs beaux accents, d'autres qu'elles emploient pour se récréer et qui leur servent de bouffon tel est le jeune Eudore.

Voilà une bien longue digression pour un bien petit sujet, nous en demandons pardon à nos lecteurs, et de suite nous reprenons le fil de notre article.

Le Cancan va abandonner toutes figures, il va parler comme il a coutume de parler, et vous expliqueront fait aussi canadiennement que possible. Nous avons toujours vu que ceux qui mettaient le plus de fleurs dans leurs écrits, étaient les plus plagiaires, surtout dans notre siècle de déchéance littéraire, où tout homme peut être écrivain, et cela parce que des espèces de pantins de l'ordre Marmette parviennent à se faire un nom par quelques mauvais romans. Je m'aperçois que le Cancan est un peu comme ses très proches parentes, les vieilles commères, qui font fermer la barrière en récitant leur chapelet ; il promet vous parler d'une affaire et il vous parle autre chose, mais vous lui pardonnerez, j'en suis certain, lorsque vous aurez vu combien il est difficile pour lui d'attaquer un historiette qui le concerne aussi personnellement.

Comme vous avez pu le voir un peu par le début, c'est une amourette qui fait le fond du récit.

Le cœur du Cancan s'est pris dans les toiles d'une jeune fille de St. Sauveur. C'est à la brunant le, 26 juin dernier, que les remparts de la ville ont été pris d'assauts. Si vous eussiez vu comme moi les charmes irrésistibles que revêtait notre Dulcinée ce soir là ! Je vais essayer avec ma faible plume de vous en faire un portrait qui reste et qui restera toujours bien audessous de l'original.

Commençons par le commencement Elle a la tête forte les traits masculins, la peau très-brune et les yeux blancs ; elle mesure cinq pieds huit pouces de tour à la taille et quatre pieds et demi de haut ; vous pouvez former vous-même une idée approximative de l'élégance de sa taille. Elle a été gratifiée par la nature d'une paire de mains d'une grosseur phénoménale et de deux pieds qui n'ont rien à envier à ceux de Thibault.

Mais voyez-vous, on est péccable à toute âge, et surtout quand on est jeune. Le Cancan n'a pu résister à ces traits, il s'est avancé d'un air capable, le chapeau sur le côté de la tête, la main sur la hanche, le sourire sur les lèvres et il lui a tiré une révérence en accompagnant le tout d'un joli compliment. Mais qu'elle n'a pas été son effroie lorsqu'il a entendu une voix formidable comme le bruit du tonnerre, sorti de sa poitrine avec des sons rauques comme si elle eût tiré ses paroles du fond d'un autre profond, voici les mots qu'elle a dit : Veux-tu aller à la gomme mon petit polisson, je t'apprendrai à conter de la blague à une fille !

Le Cancan en avait assez, ma parole d'honneur il n'y aurait jamais retourné. Cependant ça ne faisait pas le compte de notre pucelle, à la peine morale devait succéder la punition corporelle ; alors elle lui administra sur la tête le plus formidable coup de poing que n'ait jamais poussé une fem-

me. Le Cancan tout étourdi lui a fait une révérence en présentant plutôt le dos que la figure, encore une nouvelle faute qui a été punie par un grandiose coup de pied tout juste dans l'endroit où le dos perd son nom. Ah ! quelle souffrance, n'en parlons plus.

Après s'être raïstolé un petit peu, le Cancan a continué sa route, il aperçoit dans le lointain un groupe d'orateurs en blouse et en chapeaux défoncés qui parlent très haut, il va tâcher de se faufiler à travers eux et il vous donnera des nouvelles sur son prochain numéro.

(A continuer.)

UN PEU MOINS QUE CICÉRON.

Monsieur Picard s'est levé l'autre jour en chambre pour adresser la parole, voici à peu près ce qu'il a dit :

Monsieur l'orateur, Je me lève pour dire... pour vous dire... en vous disant... que je vous disais que je vous avais dit... (Applaudissement des deux côtés de la chambre.) M. l'orateur, je vois le petit Chs. l'angelier qui fait le polisson, mais ça n'empêchera pas que... que je dise les choses que j'ai envie de faire... dire... faire... Monsieur l'orateur... Monsieur... l'orateur... Je me lève pour soutenir la question de préjudice... Je me... (un de ses amis lui fait remarquer que ce n'est pas préjudice, mais privilège.) Oui sacré gué, t'a raison, privilège Monsieur l'Orateur... privilège... pri... vi... (Du côté du gouvernement on rit à s'en tenir les côtes. Monsieur Picard se fâche et il lance des coups de poing sur son pupitre, d'une force telle qu'il assommerait un bœuf à tous coups.)

Monsieur l'orateur le gouvernement dont... duquel... dans celui que vous faite parti, depuis le temps que vous êtes vendu, c'est un gouvernement à ch... à der... de cornichons de bons à rien. Monsieur l'orateur, Je m'assierai... Je vas m'assier, Je m'assiers.

Nos Deputes en Villegiature.

Samedi dernier un grand nombre de députés prenaient leur essor sur le magnifique vapeur Union pour aller faire une promenade dans le bas du fleuve St. Laurent.

Le Cancan a voulu se respecter, il n'a pas osé se compromettre au point d'aller avec eux. — Heureusement pour lui qu'il y avait à bord du susdit bateau, une petite dame de ses amis, qui porte la langue la mieux pendue qu'on ait jamais rencontrée ; elle s'est fait un devoir de nous narrer quelque chose du voyage.

Elle nous a raconté que, rendu au bout de l'Isle-aux-Coures, la plus grande partie de députés avaient tant fait de libations à Barbus, qu'ils étaient tous arrivés au troisième degré de la bouteille. Rien de plus beau que de voir l'Union qui existait parmi eux, il n'y avait plus de parti ; l'embucheur du gouvernement s'en est donné à cœur joie, car c'est ordinairement ce moyen qu'il prend lorsqu'il fait l'em-

bauchage pour la majorité. Il formait les rêves les plus dorés sur l'existence du gouvernement ; mais lorsque les vapeurs du vin ont été dissipées, on ne chantait plus comme auparavant.

Il y en a parmi eux qui ont l'ivresse plus tenace, car l'un d'eux demandait ce soir quand devrait-on faire en voyage, il n'avait pas du tout eu connaissance du trajet. Le *Cancan* ne le nommera pas, ceux qui voudront le connaître qu'ils fassent comme lui, qu'ils cherchent.

BALIVERNES.

Potier dit un jour à un de ses amis qu'il avait eu jadis des fusils excellents. "En qu'avaient-ils donc de si merveilleux, reprit l'autre.—C'est qu'ils partaient aussitôt qu'il entraient des voleurs chez moi, quoiqu'ils ne fussent pas chargés.—Et comment cela?—Parce que les voleurs les emportaient."

Sir Richard Steele se faisait bâtir un château, il ne manquait pas d'y faire placer une chapelle, et il voulut qu'elle fût vaste. L'ouvrage avançait lentement, parce qu'il ne payait pas ses ouvriers. Un jour il alla les voir ; ils le menèrent dans la chapelle, qu'ils voulaient finir. Sir Richard ordonna à l'un d'eux de monter en chaire et de parler, afin qu'on pût juger si la salle était sonore. L'ouvrier monte et demande ce qu'il doit dire ; on sait bien qu'il n'est pas un orateur. "Dis ce qui te viendra à l'esprit," lui répond sir Richard. Alors, d'un ton d'inspiration, l'ouvrier s'écrie : "Il y a six mois, sir Richard, que nous n'avons vu de votre argent ; quand vous plaintra-t-il de nous payer?—For bien, dit sir Richard, for bien ; je t'ai très-bien entendu, mais tu as mal choisi ton sujet."

Un particulier qui avait perdu son emploi ayant dit en public qu'il pourrait bien en coûter la vie à plus de cinq cents personnes, ce propos vint aux oreilles du ministre de la police, qui le fit arrêter. "Que prétendiez-vous dire par cette menace ; lui dit-on à son interrogatoire.—Moi, répliqua-t-il, je n'ai menacé personne ; je voulais seulement dire que j'allais me faire médecin."

—La Vie parisienne n'admire pas, mais pas du tout, le confortable anglais ; elle nous en donne, en effet, une idée assez peu séduisante par la description d'un dîner chez un riche bourgeois de Londres :

On se met à table. Comment ! nous allons manger et boire avec tout cela ? Une couzaine d'outils, six verres pour chaque convive ; un peuple de flacons et de bouteilles contenant toute espèce de sauces, de pickles, de conserves, de poudres, de vinaigres ; des pots, des brocs, des coupes des seaux, des réchauds, des trépieds, des plateaux : devant le maître de la maison, un arsenal de couteaux qui ont plutôt l'air de coutelas, de abres, de cineterre ; devant la maîtresse, des cuillères, des louche à potages, des truilles à poisson : c'est une boutique de chirurgie et non un couvert.

On commence. Soupe à la tortue. Une soupière à y faire une pleine eau. Non vous dire ce qui sort de cette soupière n'est pas possible ; il faudrait savoir ce qui y est entré.

des œufs, de la viande, des légumes, des épices, du vin, que sais-je !

On sert le madère. Un homard, long et gros comme le bras, ses pinces sont effroyables... Crac !... crac !... Sa carapace vole en éclats sous les mains de fer de notre hôte ; on ne sert et on n'explique l'usage d'un outil à grille et à palette qui sert à vider et à perforer les pattes de la bête. Le vin commence : du porto.

Ah ! mon Dieu ! quel poisson ! Si ce trébuchet avait encore une étincelle de vie, d'un coup de dent il nous avalerait. Je suis sûr qu'il pèse vingt-cinq livres. Je vous donne mon impression telle qu'elle est : non-seulement ce n'est pas ragoûtant, mais cela a quelque chose d'impudique...

—Je vous recommande notre poisson anglais me dit-elle ; vous savez que la chair en est bien plus ferme que celle de vos poissons français, parce que nous ne le laissons pas agoniser ; on le tue au moment où il sort l'eau.

—Comment fait-on ?
—On lui casse la tête sur le bord du bateau, de sorte qu'il meurt raide.

—Oh ! c'est horrible !
Au contraire, il souffre moins. Et puis la chair est bien plus ferme.

On sert le vin blanc.
Deux domestiques apportent le roastbeef.
—Vous voyez ce roastbeef ? Il pèse quarante livres.

Quand cette montagne de viande crue s'est mise à saigner et à s'entrouvrir en plaies larges comme la main, j'ai senti une véritable horreur.

Si vous aviez vu la figure rouge de l'Anglais, ses yeux hagards ses cheveux hérissés et le jeu terrible du grand coutelas qu'il plongeait férocement dans la chair ensanglantée, vraiment vous auriez eu peur.

On sert le porto puis le bourgogne, puis le claret, puis le champagne.

Le roastbeef est accompagné de pommes de terre à l'eau, de haricots verts à l'eau, arrosés de sauces saupoudrés de cyrra, et on boit, on boit, on boit, jusqu'à ce qu'enfin paraisse le plum pudding !

Celui-là aussi pèse vingt-cinq livres. Il contient quatorze ingrédients. Il y a un an qu'il est pétri, il a bouilli pendant douze heures et il coûte 50 fr. Il faut quinze jours pour le manger.

Voilà maintenant l'apple tart, puis le gâteau, puis les fruits, puis les sucreries les vins doux, le café, les liqueurs, le punch.

Ouf ! c'est fini.

— Quelque étrange que paraisse le fait, il est cependant réel et plusieurs célèbres naturalistes l'ont confirmé, en donnant une description exacte des poissons qui marchent.

C'est particulièrement sur les rivages de l'île de Ceylan et dans le Golfe du Bengale qu'on les trouve.

Ils ont un aspect si grotesque, que l'on croit voir plutôt la représentation d'un animal rêvé par un artiste fantasque, qu'une créature vivante.

Leurs nageoires pectorales et ventrales sont suffisamment fortes pour supporter le poids de leurs corps et leur permettent de se mouvoir sur la terre ferme avec presque autant de facilité qu'un quadrupède.

Il existe plusieurs variétés de ces poissons dont l'espèce la plus petite se trouve particulièrement sur les rochers encore humides que la marée vient d'abandonner.

Ces petits êtres se nourrissent principalement de mouches dont ils sont très friands. Appuyés sur leurs nageoires, ils leur font la chasse avec une extrême habileté et se meuvent sur le sable, grimpant sur les manières ou sur les pierres polies avec une

agilité vraiment surprenante, et manquent rarement d'atteindre leur proie.

Lorsque les étangs qu'ils habitent se dessèchent pendant les fortes chaleurs de l'été, ils sortent de l'eau, se mettent en route, et se font avec un instinct que l'on ne peut assez admirer, un chemin à travers les herbes jusqu'aux plus prochains cours d'eau. Ils ressemblent beaucoup aux perches et ont une longueur d'environ 15 centimètres ; leur tête est ronde et couverte d'écaillés, et leurs yeux, qu'ils ont longues et dures, sont fortement dentelés.

Aidés de l'admirable appareil dont la nature les a pourvus, ces poissons minuscules sortent courageusement de leur retraite habituelle et s'avancent, sans craindre les fatigues d'une route inconnue, à la recherche d'une nouvelle demeure.

Ces sortes d'expéditions se font généralement pendant la nuit ou vers le matin, alors que l'herbe est encore humide de la rosée.

Un riche banquier mourait d'envie de voir Béranger, et ne savait comment se faire présenter à lui. Un jour il rencontre un bottier :

—Ou allez-vous, François ! lui dit-il.

—Chez monsieur Béranger, lui porter ces bottes.

—Etes-vous heureux ! dit le banquier en souriant.

Tout à coup une idée lui passe par la tête ; il s'empare des bottes et va les porter lui-même à l'illustre chansonnier. Il passa pour le commis de François.

Il faut lire dans le volume de Savinien Lapointe la conversation du poète avec le faux cordonnier, qui commet bévues sur bévues.

Enfin, Béranger le congédie, en lui donnant une pièce de vingt sous pour boire. Cette pièce, le banquier la porte en breloque à sa montre et il raconte à tout le monde comment il l'a gagnée.

Un enfant de la verte Erin racontait avec emphase comment il avait échappé à un naufrage où treize de ses camarades avaient péri, le bateau où ils étaient ayant chaviré.

—Mais comment avez-vous échappé ? lui demanda-t-on.

O devil ! reprend Pat, je n'ai point été dans le bateau.

Un benêt écrit la lettre suivante à un de ses amis : "Mon cher C..... j'ai oublié ma tabatière en or chez toi ; fais-moi le plaisir de me la renvoyer par le porteur de ce billet." Au moment de cacheter, il retrouve sa tabatière et ajoute en *post-scriptum*. "Je viens de la retrouver, ne prends pas la peine de la chercher." Puis il ferme sa lettre et l'envoie.

Une dame disait à un jeune homme d'une très-grande taille : "Je ne puis souffrir les hommes qui sont si grands." Il fut piqué ; mais il aimait la dame, il tâcha de s'en faire aimer ; il réussit. La belle était vaincue ; l'embarras était d'avouer sa défaite. Un jour qu'elle semblait plus rêveuse qu'à l'ordinaire, son amant lui demanda à quoi elle pensait si sérieusement : "Je pense, dit-elle, que... que vous rapetissiez tous les jours."

Quelqu'un dormant dans une voiture publique, un de ses amis le réveille. "Quoi ! vous dormirez toujours ? nous avons fait beaucoup de chemin pendant votre sommeil.—Eh ! combien donc demande le dormeur.—Nous sommes répond l'autre, à plus de deux lieues d'ici."

Un homme s'étant embarqué dans un navire pour les Indes, l'envie vint le prit si fortement, qu'il dit au capitaine du navire : "Monsieur, vous prie de faire arrêter votre vaisseau, parce que je veux vomir."

Le *CANCAN* est en vente chez M. Drouin et Frère, libraire, rue Joseph, St. Roch ; chez M. Béland, tabacomaniste, No. 264, rue St. Jean ; chez M. Crémazie, libraire, rue Buade, Haute-Ville ; chez M. J. Gauvreau, libraire, 18 Rue St. Pierre, No. 26 marché Finlay, Bassin-Ville ; chez M. Lacroix, tabacomaniste, rue St. Valier, St. Sauveur ; chez M. Trudel, No. 16, Côte du Passage Lévis.

NOUVEAU BARBIER

M. A. LAROSE informe ses amis et le public en général, qu'il a ouvert une boutique de barbier, chez

M. BOLDEU, EPICIER,

Rue St Valier, St. Sauveur

(Près de la bâtisse des Chars Urbain)



PORC !! PORC !!

- LARD FRAIS,
- LARD SALÉ,
- JAMBON,
- SAUCISSES,
- SAINDOUX,
- BEURRE,
- ŒUFS, ETC.

Le tout en parfait ordre et à un extrême bon marché.

M. BELLEHACHE désire informer ses amis et le public qu'ils trouveront toujours à son étal No. 3

HALLE JACQUES-CARTIER

Les articles ci-haut énumérés, et qu'ils seront servis avec promptitude et politesse.

M. BELLEHACHE se charge d'envoyer porter les effets achetés chez lui à domicile St. Roch, 27 avril 1878.

P. LAROSE et Ois.

Rédacteurs-Propriétaires.

Rue de l'Aqueduc, on, au Bureau de Poste, boîte 5, St. Sauveur.